

Ce dernier vers est admirable, dans son énergique concision et sa navrante réalité. *Les morts ne servent plus* ; le sillage qu'ils ont tracé dans notre vie s'efface peu à peu ; les regrets les plus cuisants s'adoucissent, tant il est vrai que le cœur de l'homme est voué à l'inconstance, et que ses affections les plus pures sont soumises à cette inévitable fragilité qui règne sur les choses du temps. Victor Hugo a dit :

Chaque élément retourne où tout doit redescendre,
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre,
L'oubli reprend le nom.

Et Lacordaire, à son tour, s'est écrié : “ Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom ; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et voilà l'histoire de l'homme dans l'amour.” Le lecteur nous pardonnera ces rapprochements qui se sont naturellement placés sous notre plume. Nous revenons au chef-d'œuvre de Crémazie. C'est dans cette pièce qu'il se sert pour la première fois, croyons-nous, du vers de six pieds :

Tristes, pleurantes ombres
Qui dans les forêts sombres
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux.